

GENÈSE D'UNE ÉPISTÉMOLOGIE DU PATRIMOINE INDUSTRIEL, Introduction à la pensée de Louis Bergeron.

Gracia Dorel-Ferré, CILAC

Parmi les ouvrages auxquels Louis Bergeron attachait une grande importance, et qui fut pourtant un projet inachevé, il faut placer le petit livre intitulé **Le patrimoine industriel, un nouveau territoire**, publié en 1996 aux éditions Liris sous nos deux noms¹. Ce titre avait un double sens : d'une part, il affirmait la dimension disciplinaire du patrimoine industriel, une dimension qui ne fait toujours pas consensus, d'autre part, il se voulait l'introduction théorique à une collection de cent titres qui auraient couvert les cent sites du patrimoine industriel en France les plus représentatifs et les plus marquants, rédigés par une pléiade de spécialistes. Malheureusement, la maison d'édition, après avoir marqué beaucoup d'intérêt pour ce projet, n'y donna pas suite, effrayée par la responsabilité financière que cela supposait. Et Louis, assez déçu, changea lui-même de cap et ne voulut plus y revenir.

L'exposé qui va suivre va successivement aborder la question de la genèse de l'ouvrage, le contexte et les circonstances qui ont amené Louis Bergeron à vouloir co-écrire ce petit ouvrage, paru en 1996; puis nous reprendrons les grands traits de ce qui composait, pour lui, le champ épistémologique du patrimoine industriel. J'ai commencé à suivre les cours de Louis Bergeron à partir de 1981. Mais j'ai travaillé directement avec lui de 1990 jusqu'en 1997. Mon témoignage est donc très précisément daté, de ces années 1990-1997, pendant lesquelles j'ai eu la chance de recevoir son enseignement et m'engager progressivement, sous sa direction, dans l'étude du patrimoine industriel.

I. Les antécédents

Il est important de préciser que nos sources et nos ressources, s'agissant du patrimoine industriel, dans les années qui ont précédé la gestation de notre petit livre, étaient fort minces. Lorsque j'ai commencé à travailler avec Louis Bergeron, il n'existait pratiquement que l'ouvrage de Maurice Daumas, publié en 1980 chez Laffont, sous le titre *L'archéologie industrielle en France*². On connaît tous cet ouvrage qui n'a jamais été remplacé et qui est la synthèse d'enquêtes menées ou dirigées pendant cinq ans. Louis n'avait jamais pris position ouverte par rapport à ce livre fondamental, dont il laissait entendre que la réflexion théorique était incomplète. Mais si on lit attentivement Maurice Daumas, l'auteur lui-même avouait ses faiblesses épistémologiques par rapport à cette nouvelle approche. Il dit lui-même qu'il ne dispose pas d'un arsenal conceptuel satisfaisant ; il sent venir une autre discipline, qui serait le patrimoine industriel mais se borne à une archéologie, plus simple à aborder, même si elle se limite le plus souvent à une archéologie de l'élévation. Il sent bien la

¹ BERGERON, Louis, DOREL-FERRE, Gracia (1996) *Le patrimoine industriel, un nouveau territoire*, Editions Liris,

² DAUMAS, Maurice, (1980) *L'archéologie industrielle en France*, Editions Laffont

dimension sociale, mais ne la maîtrise pas. Louis se bornait à dire “ce n’est pas suffisant”, mais d’autres aspects le préoccupaient, à savoir la place de plus en plus dominante que tenait l’interprétation anglo-saxonne.

Dans l’entourage de Louis, déjà, en 1977, soit trois ans avant la parution de l’ouvrage de Maurice Daumas, Serge Chassagne avait pris position dans un court article publié dans les *Annales* qui avait pour titre “*La conservation du patrimoine industriel*”, inséré dans la partie des comptes-rendus³. Il s’agissait de rappeler un colloque qui s’était tenu au Creusot, à une date où ce lieu magnifique semblait pouvoir devenir, toutes proportions gardées, l’*Ironbridge* français. Mais son compte-rendu va beaucoup plus loin que la simple restitution des faits. Il donne déjà les bases de ce que sera la nouvelle discipline en gestation. Je vous renvoie à ce court texte, que Louis a évidemment eu entre les mains, où sont soulignés le lien, tout comme pour les périodes antérieures, entre l’archéologie et les archives, ainsi que la nécessaire mise en place d’une pluridisciplinarité qui ne soit pas un collage de disciplines.

L’occasion pour Louis de s’expliquer et de commenter sa position fut donnée probablement par le colloque Lyon-Grenoble de 1981, dont notre séminaire se fit écho. C’était en 1983. Louis avait commencé une des toutes premières séances de l’année en opposant deux manières d’envisager le patrimoine industriel : devait-on se contenter d’une archéologie descriptive, qu’affectionnaient les anglo-saxons ? Je me souviens que ce jour-là, notre condisciple Véronique Fruit avait pris la parole avec une certaine vivacité, en pointant la difficulté que l’on éprouvait à s’entendre avec les anglais et en posant la question du statut des archives. Louis était intervenu avec force : l’archéologie industrielle comme toute archéologie, ne pouvait se suffire du terrain. Plus qu’une entrée privilégiée dans l’histoire des sociétés fabricantes, comme dira joliment Denis Woronoff, plus tard, il militait pour une histoire globale, terme qu’il n’a jamais employé mais que l’on évoquait irrésistiblement lorsqu’il parlait d’histoire industrielle et d’ethnohistoire. En séminaire, il caractérisait la démarche française comme une alliance entre l’enquête sur le terrain et le travail d’archives. Ce lien était pour lui fondamental et le seul explicatif. Parallèlement, un fait important le tirait vers le monumental et le bâti : à partir de 1983, il est absolument polarisé par la création de la cellule de l’Inventaire consacrée au patrimoine industriel, dont il devine que le travail sera capital. Il hésite cependant à prendre position, il se réfugie, dans ses séances de séminaire, dans les études de cas, mais là encore, il sent le besoin de donner des cadres. Il faisait alors référence à des ouvrages publiés quelques années auparavant par les AAM belges⁴, qui déjà posaient les questions de façon tout à fait intéressante. C’est aussi en 1983 que Louis Bergeron vient dans les Ardennes, appelé par Gérard Gayot⁵. Impressionné par le Dijonval et les châteaux-usines de Sedan, il prononce une conférence qui sera

³ CHASSAGNE, Serge, (1977) “La conservation du patrimoine industriel” In *Annales, Economies, Sociétés, Civilisation*, 32e année, n°6, pp 1220-1222

⁴ Citons, en particulier : (1975) *Le paysage de l’industrie*, Editions des Archives de l’Architecture Moderne. Cob
Consulter leur site : www.aam.be

⁵ Proche de Louis Bergeron, ce grand historien ardennais élaborait à l’époque sa thèse « De la pluralité des mondes industriels, la manufacture de draps de Sedan, 1646-1870 » soutenue en 1993.

publié par la suite dans la *Revue d'Histoire Ardennaise*⁶, où il définit d'un ton alerte ce qu'il entend par patrimoine industriel et trace les lignes de ce qui serait, pour lui, le meilleur usage.

Peu de temps après a lieu un autre événement intellectuel survient qui n'a pu lui échapper : la parution, en 1989, de l'article de Denis Woronoff dans les "Annales"⁷. Bien sûr, je n'aurais garde d'oublier la publication de Jean-Yves Andrieux dans la collection *Que-Sais-je*⁸, essentiellement tourné vers les sources et la documentation du patrimoine industriel. Mais le texte de Denis Woronoff, du fait de la proximité de deux hommes a dû avoir une résonance particulière auprès de Louis Bergeron. D'autant que Denis va beaucoup plus loin que Maurice Daumas sur le chemin d'une épistémologie du patrimoine industriel.

Il ne s'agit pas de faire une exégèse d'un article dont l'auteur est présent, mais de souligner quelques points que Louis Bergeron a implicitement intégrés: l'importance des études de terrain, au travers des sites industriels que Denis Woronoff détaille finement dans son texte, qui ont le mérite, dit-il d'apprendre à voir aux historiens; les problématiques issues de l'analyse du terrain et des sources documentaires; la part de l'architecture entendue comme programme de communication; enfin, cette "autre histoire du travail" à laquelle nous engage le patrimoine industriel, sur laquelle Serge Chassagne reviendra quelques années plus tard⁹...tout cela se retrouve entre les lignes et parfois très clairement dans l'ouvrage que nous avons écrit.

N'oublions pas non plus ses accointances italiennes, qui ont joué un rôle essentiel. Tout comme les belges, les italiens avaient engagé de bonne heure une réflexion théorique sur le patrimoine industriel. Ce n'est pas le lieu ici de dérouler un commentaire sur des productions que Louis avait toujours tenues en estime et auxquelles il répondait, dans le cadre de séminaires et journées d'études où il était invité, parfois avec nous. Il suffit de dire qu'au tournant des années 1990, Louis se trouvait à la confluence d'initiatives et d'influences de nature très différentes, entre les Etats-Unis et l'Italie, en passant par le Royaume-Uni, la Belgique et l'Italie, dans une moindre mesure l'Allemagne de l'Ouest et la Suisse. La tentation était forte de se livrer à une synthèse, exercice auquel Louis excellait plus que tout. Il le fait, en partie, auprès d'un groupe italien de Turin où il m'avait envoyée le représenter, en 1992, le *Comitato Giorgio Rota*. Là, en particulier, il pose la question du sens des réhabilitations, à propos du projet de Renzo Piano, encore en débat, à cette date, pour le site de Fiat. Au terme de ce modeste rappel (j'ai sûrement oublié des étapes et des partenaires, qu'ils veuillent bien m'en excuser), je dirai que les arguments avaient été peaufinés et les lieux de réhabilitation suscitaient suffisamment de polémiques pour que là aussi, Louis donne une vision large et documentée du sujet.

⁶ *Revue d'Histoire des Ardennes*, 1984, n°19, "Le patrimoine industriel, pourquoi faire"

⁷ WORONOFF, Denis (1989) "L'archéologie industrielle en France: un nouveau chantier" *Histoire, économie et sociétés*, 8-3, pp447-458

⁸ ANDRIEUX, Jean-Yves (1992) *Le patrimoine industriel*, Que-Sais-je, PUF

⁹ CHASSAGNE, Serge (2002) "L'élargissement d'un concept : de l'archéologie (industrielle) au patrimoine (industriel)", *Le mouvement social*, 199, pp 7-9

II. Ce qu'il souhaitait affirmer :

En 1994, Louis me propose d'écrire un ouvrage à quatre mains sur le patrimoine industriel. Il veut mettre noir sur blanc un certain nombre d'idées, car il y a urgence. Nous sortons à peine de vingt années de désindustrialisations dramatiques, de destructions, de rejets. Ces deux décennies ont été jalonnées certes par des réalisations spectaculaires: Motte-Bossut littéralement sauvée des eaux par le Ministère et devenu Centre des Archives du Monde du Travail; la Gare d'Orsay devenue, après bien des tergiversations, Musée de la deuxième moitié du XIXe siècle, avec la réintégration de la peinture "pompière" qui a déclenché le débat que l'on sait, pour ne parler que de ces deux exemples, mais Louis parle aussi d'amnésies et d'images souriantes: celles de réhabilitations qui n'ont plus rien à voir avec l'édifice initial. Devant ces actions tous azimuts, la réflexion théorique est déficiente et risque d'entraîner les acteurs du patrimoine vers des chemins sans issue. C'est donc vers une épistémologie du patrimoine industriel qu'il se dirige. Il veut mettre au point ce que l'on entend par patrimoine industriel, sa démarche propre, sa méthodologie, son contenu spécifique. Comment apprécier sa valeur, et en particulier, sa valeur sociale ?

Il va sans dire que bien des aspects ont été approfondis depuis, par Louis Bergeron lui-même, et par un certain nombre de ses disciples dont je suis. Je vais donc sélectionner dans ce petit ouvrage d'une part ce qui se rapporte à ce que Louis valorisait le plus, et d'autre part ce qui garde toute sa valeur aujourd'hui. Dernière information : si nous nous sommes partagé les chapitres du livre, le plan de l'ouvrage est totalement de lui.

Ce qu'on entend par patrimoine industriel

"Le patrimoine historique de l'industrie, concrètement, ce sont les traces, plus ou moins bien préservées, de son fonctionnement et de son insertion dans le paysage ou dans la société. Les archives d'entreprises, les murs des usines, les débris des infrastructures ou de l'outillage, les collections de produits (ne serait-ce que sur catalogue!), l'impact sur l'environnement, la mémoire des dernières générations de patrons ou de salariés: autant d'éléments matériels ou de souvenirs dont il est de mieux en mieux admis aujourd'hui qu'on ne saurait se passer pour écrire l'histoire de l'industrie, une histoire inscrite non seulement dans les statistiques, les enquêtes, les comptabilités, mais aussi dans l'espace en trois dimensions, dans la vision d'une population, dans des vies quotidiennes."

De l'identification du patrimoine industriel et de son nécessaire inventaire, je ne reprendrai rien parce que c'est sans doute ce qui prête le moins à discussion. Simplement je soulignerai à quel point le texte de Louis est complémentaire de celui de Denis Woronoff.

Par contre, plusieurs éléments sont à relever, parfois sous-jacents, parfois nettement affirmés, et qui relèvent de la profondeur du champ historique. Il souhaite que le patrimoine industriel permette d'établir "une généalogie de l'ingéniosité humaine", sans exclusive. Contre le schéma anglo-saxon du tout charbon et d'une révolution industrielle née de cette nouvelle énergie, en Grande-Bretagne, il rappelle non sans quelque exaltation, la place tenue par le moteur hydraulique, dont il situe le "moment" de diffusion dès le XI^e siècle et les espaces, partout, dès qu'il y a un chevelu de rivières, même modeste. On se rappelle qu'il avait dirigé une recherche, précédemment publiée, d'un groupe composé par Jean-François et Bruno Belhoste, Claudine Fontanon, Claudine Cartier, Serge Benoît,

Geneviève Dufresne et Gérard Emptoz¹⁰. Il utilise les conclusions de cette étude et ses propres recherches en Italie (surtout le piémont alpin de l'Italie du Nord, de Biella à Schio) pour insister sur le rôle du moulin, véritable moteur à tout faire avant et pendant les siècles de l'industrie.

Cependant, si le principe du moulin hydraulique reste inchangé, ses formes et ses usages sont variées et accompagnent des structures industrielles elles-mêmes d'une grande diversité. Bien que les vestiges que nous en ayons ne soient pas antérieurs au XVII^e siècle, les structures de l'industrie ont beaucoup changé et il insiste sur cette dimension historique du lieu du travail, jointe à une grande diversité d'échelles. Diversité et transformations formelles, architecturales; diversité et évolutions aussi dans le processus de fabrication et l'organisation sociale du travail qui en répond; le patrimoine industriel (surtout celui du textile et celui de la métallurgie, qui sont à l'époque les plus frappants) est riche de leurs différents apports. On sent, derrière les propos de Louis, les échanges qui ont dû se produire avec Denis Woronoff, Serge Chassagne, Gérard Gayot.

Reconnaissons-le, dans cet ouvrage, le concept spatio-temporel est court. Ses allusions à un patrimoine industriel hors de France sont rares, presque uniquement italiennes. Peut-être le projet est-il pour quelque chose, puisque l'ouvrage se voulait être une introduction au patrimoine industriel en France. Ou bien la typologie est encore trop peu présente dans son esprit? C'est un domaine sur lequel il réfléchira plus tard, lorsqu'il sera devenu président de TICCIH. Il entrera alors de plain-pied dans une vision comparatiste du patrimoine industriel, qu'il appelait de ses vœux.

La démarche spécifique ?

A côté d'une définition qu'il enrichira par la suite mais ne changera pas fondamentalement, la démarche du patrimoine industriel lui apparaissait de façon claire: l'indispensable terrain devait être intimement lié aux études d'archives et d'iconographie contemporaine. Là non plus, je ne développerai pas ce qui me paraît un acquis de longue date. Mais je rappellerai volontiers la boutade de Serge Chassagne (mais Denis le dit aussi, à sa manière): au moins le patrimoine industriel a-t-il permis à l'historien de considérer le terrain comme un document premier, fondamental, qu'il faut apprendre à voir. Apprendre à voir... C'est peut-être pour cela que Louis m'a demandé de m'occuper tout particulièrement de la méthode du patrimoine industriel. La raison en est simple.

Nous étions plusieurs dans son séminaire, à venir de l'enseignement et plus particulièrement des Écoles Normales. Les enquêtes de terrain nous étaient familières ainsi que le recours aux archives. Je suis personnellement persuadée que les logiques spatiales, sociales et techniques qui sont au cœur de la méthode de Louis Bergeron venaient directement des discussions que nous avons eues ensemble et où je me faisais l'écho de ces nouvelles méthodes pédagogiques, qui centraient les activités autour des études de cas, où ces différentes dimensions, spatio-temporelles, étaient abordées. Plus largement, cette démarche se trouvait au cœur d'une géohistoire à la Braudel que Louis affectionnait et à laquelle il se référait alors volontiers.

¹⁰ (1990) *Le moteur hydraulique en France au XIXe siècle*, Cahiers d'histoire et de philosophie des sciences et des techniques,

Sa valeur sociale

Mais la grande préoccupation de Louis était tout de même l'usage que l'on pouvait faire de ce patrimoine. Or, dès le début, Louis donne une double mission aux historiens: celle d'identifier et étudier le patrimoine industriel mais aussi celle de le promouvoir. Or, dans ce domaine, nous oscillons entre deux dangers également à craindre : celui de l'arasement sous des prétextes angéliques (détruisons ce qui nous fait souffrir), et celui des reconversions infidèles, des "images séduisantes" dit-il, qui nous conduisent tout droit à l'amnésie. Aujourd'hui, ses mises en garde conservent toute leur actualité. C'est en particulier le débat des reconversions, qui a fait l'objet d'un colloque à Belfort en 2011¹¹

Comme je le disais en commençant, ce petit livre garde tout son intérêt dans sa démarche théorique. Cependant, des correctifs seraient à apporter. Aujourd'hui, par exemple, la définition du patrimoine industriel serait-elle la même ? On se rappelle les discussions autour du patrimoine du stockage et de la distribution, intimement lié au patrimoine de la production, qui dans un premier temps n'avaient pas été compris dans « l'enveloppe » du patrimoine industriel... À un moment donné, Louis attribue un rôle moteur aux industries du luxe et puis fait marche arrière. Après plusieurs années de direction de la revue *Patrimoine de l'Industrie*, il était persuadé que le patrimoine industriel, c'est tout ce qui a été produit par les siècles de l'industrie et nous en porte le témoignage. Nous pouvons être sûrs que sa réflexion se serait encore et encore enrichie, car s'il est bien un trait de sa personnalité, c'était sa foi dans le cheminement intellectuel. Alors que nous commençons la rédaction, il vint un jour me montrer la citation d'Yvon Lamy, qu'il a placée au début de l'ouvrage et me dit avec enthousiasme : "Comment tu vois cela? N'est-ce pas une réflexion superbe ? ». J'avoue, sur le moment, avoir pensé que lui, Louis Bergeron, aurait pu écrire cela aussi bien... Mais il était follement heureux d'avoir trouvé sa pensée aussi bien formulée par quelqu'un d'autre, qu'il appréciait. Une autre fois, alors que j'émettais des réserves sur la participation des sociologues et des architectes, coupables à mes yeux de ne pas suffisamment tenir compte de la chronologie, il me rétorqua, avec une spontanéité joyeuse: "Mais ils ont tellement à nous apprendre!". C'était tout Bergeron!

¹¹ (2012) « Actes du colloque de Belfort 2011 », *L'archéologie industrielle en France*, n°60